

Du même auteur

Les écluses du temps

Dystopie

Amelle

Fantasy

Le rêve de Paloma

Conte illustré

7 jours avec Nao

Roman

Haïkus de l'Ouest

Micro-récits et Nano-contes

Guillaume KOSMOWSKI

Le voyage de Lucy

roman

Ce livre a été publié par GKéditions
1ère édition – 1er tirage
Dépôt légal : décembre 2023
ISBN : **978-2-9555777-8-3**

Copyright © 2023 Guillaume Kosmowski

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle
réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Contact :
www.gkeditons.com
contact@gkeditons.com

Prologue

On dit parfois que la vie est faite de hasard, pavée de rencontres.

Je ne m'imaginai pas, en rejoignant cette bergerie perchée sur une colline des Cévennes, à quel point cela était vrai.

Accrochée au versant sud de la montagne, la bâtisse en pierre, adossée à la roche, voguait sur la prairie bordée de châtaigniers dénudés dans la pâlisante lumière d'hiver, offrant un panorama magique sur les dolines bleutées qui s'estompaient dans le lointain. Un petit mazet s'avavançait au bout de la courrette surplombant les restanques qui descendaient vers la vallée aux camaïeux vert et gris.

C'est Gayle qui m'avait invitée à la retrouver pour passer quelques jours dans ce lieu hors du temps ; posé comme une arche sur la crête arrondie d'une vague cévenole ; tellurique, verdie et somnolente, loin des cités du monde. Loin de la ville qui m'oppressait, m'offrant comme un inspir dans l'apnée de ma vie bien réglée.

Et c'est donc par hasard que je fis la rencontre de Fanny dans cette bergerie. Par hasard que j'y rencon-

traï mon destin, comme une petite souris écoutant sous la porte l'histoire d'un autre monde.

Fanny repartait en Inde dans trois mois ; marraine d'enfants manquant de tout, humanitaire de cœur, ou simplement humaine, elle y retournait au moins une fois par an. De son côté, Gayle qui organisait des voyages culturels, enthousiasmée par le projet de son amie, avait décidé de l'accompagner cette fois-ci, et elles devisaient gaiement, les prunelles flamboyant, sur leur voyage à venir.

Tard dans la soirée, j'osai timidement suggérer enfin que j'aimerais bien me joindre à elles... Un silence se fit, juste empli de leurs yeux posés sur moi, surpris, grands ouverts. Puis elles se regardèrent, et partirent d'un grand rire.

C'était oui.

Bien sûr. C'était si simple, en fait.

I

1

Le bleu KLM du fuselage du Jumbo moucheté de flocons s'étalait comme une ligne de ciel étrange, tracée sur la neige du tarmac.

Un bleu que j'allais rencontrer à maintes reprises par la suite. Mais à cet instant, je n'en savais rien.

De petits camions du même bleu s'affairaient autour du gros oiseau de métal comme autant d'abeilles azurées, déversant les valises, abreuvant de kérosène la machine qui allait m'emporter dans son ventre.

L'annonce de l'embarquement venait de passer dans les haut-parleurs me tirant de ma rêverie cévenole. Ça y était. Nous allions enfin monter dans ce grand volatile posé sur le béton immaculé de l'aéroport d'Amsterdam, et quitter la rigueur de l'hiver septentrional.

Les quelques jours qui avaient précédé avaient été difficiles pour moi. C'était mon premier voyage hors d'Europe, et j'avais ressenti des bouffées d'angoisses à plusieurs reprises devant l'échéance qui approchait et l'inconnu qu'elle recelait. Frank, mon copain, lui non plus, ne me facilitait pas les choses, mécontent

que je le laisse en dehors de ce projet « stupide », décidé sur un « coup de tête » comme il disait.

Nous partions pour un mois.

Je n'avais pas dormi de la nuit précédant le départ. Et, le trajet du hall d'embarquement jusqu'à mon siège s'effectua comme dans un rêve.

Le calme s'installa peu à peu dans la carlingue tandis que nous roulions vers la piste d'envol, toutes trois alignées, côte à côte dans nos sièges respectifs. Le grand oiseau patienta un moment et s'engagea enfin en bout de piste.

Il y eut le vrombissement des réacteurs, la pression contre le dossier du siège, et cette sensation, si libératrice, de s'arracher du sol. Puis ce fut le ciel.

Je m'enfonçai dans un sommeil lourd et agité pendant les premières heures du voyage, émergeant par moment pour apercevoir Gayle et Fanny sur ma droite, endormies elles aussi au-dessus de l'océan paisible et cotonneux des nuages.

2

Huit heures plus tard, j'étais saisie par la touffeur de Delhi, par le déferlement de sons et de parfums, de couleurs. Un tuktuk émeraude et jaune nous conduisit jusqu'à l'auberge où Fanny nous avait réservé une chambre, traversant vaillamment la forêt mouvante de véhicules en klaxonnant, les voix fusant dans le tumulte des moteurs qui crachotaient leurs vapeurs d'essence.

Nos bagages déposés à l'auberge sous un gros ventilateur brassant mollement l'air, nous étions affamées, et Fanny nous emmena dans un boui-boui qu'elle connaissait : le Main Bazar à quelques rues de là. Quelques chaises en métal autour de petites tables dans un passage à côté d'un blanchisseur. Des parfums d'encens embaumaient l'air, et je commandai un jus de citron chaud, gingembre et miel, accompagné d'un muesli, yaourt et fruit frais.

Ça y était, j'y étais !

La grisaille et le froid, loin derrière moi. J'avais l'impression de vivre, pour la première fois depuis des années. Assise sur ma chaise piquetée de rouille dans la ruelle, face à mes amies en train de s'empif-

frer consciencieusement, la rumeur assourdie de la capitale nous parvenait par-delà les toits.

À quelques pas, le blanchisseur suspendait du linge propre devant sa porte au cadre bleu, au-dessus de bâtons d'encens répandant leurs volutes grises.

Toute peur m'avait quittée.

Je jetai un œil amusé sur la Lucy angoissée qui était partie d'Europe, et laissai mon regard errer le long des fils électriques qui se rejoignaient anarchiquement aux réverbères, et en repartaient comme autant de fils de vies, de destins amenés à se croiser un instant puis, tisser des liens, puis se séparer et repartir dans d'autres directions, suivant ainsi l'immuable loi de l'impermanence et du mouvement.

Fascinée, je longuai des yeux la ligne des toits plantés d'antennes, de poteaux et de paraboles au-dessus des terrasses et balcons fichés en haut des murs criblés de blocs de climatisation dans la lumière si blanche de l'Inde.

Pendant trois jours, nous explorâmes la capitale grouillante de vie, guidées par Fanny qui nous en fit découvrir les improbables trésors qu'elle avait dénichés lors de ses précédents séjours.

Quand je fus montée à bord du wagon qui devait nous emmener à Ajmer puis Pushkar, la première chose qui me frappa fut le bleu. Les bleus. Une infinité de teintes de bleu, jusqu'aux ventilateurs grillagés fixés au plafond du compartiment.

Nous nous installâmes sur une banquette surplombée d'une couchette où une mère et son enfant étaient déjà allongés, glissant nos sacs sous nos sièges. Quelques minutes après, le train s'ébranla pour les huit heures de trajet qui nous attendaient. Face à nous, trois Indiens discutaient tranquillement. J'avais repéré l'un d'eux dans la gare, se déplaçant sur ses mains, sans doute à cause d'un problème aux jambes. Il avait un visage doux et souriant, et portait un gilet orange fluo, parfaite complémentaire de l'azur ambiant.

Le train traversa les immenses bidonvilles de Delhi pendant de longues minutes. Un festival de misère et de couleurs vives, maisons peintes, linge qui sèche, saris des femmes. Puis la nature prit le dessus.

Des marchands ambulants passèrent dans notre compartiment pour nous proposer du tchaï ou de la

soupe. Bercée par le cahot, je m'endormis au bout d'un moment, et fis d'étranges rêves où des visions de divinités hindoues s'entremêlaient dans des nuages d'encens.

4

Après avoir fait escale à Ajmer, nous étions enfin arrivées à Pushkar dans la matinée du lendemain.

Une fois de plus, Fanny nous fit profiter de son expérience et nous trouva un hébergement : le Hot of Blue, un endroit charmant qui allait nous servir de camp de base pour nos expéditions autour de Pushkar dans les prochains jours.

Le bâtiment surmonté de trois dômes, si caractéristiques de l'architecture indienne, agrémenté de terrasses et dont les murs d'enceinte étaient peints d'un bleu délavé, abritait une grande cour parsemée de palmiers. Une fois encore, le bleu était au rendez-vous.

Après avoir récupéré de notre long périple en train et dégusté l'excellent petit-déjeuner servi par Sandee, le patron du Hot of Blue, Fanny nous esquissa le programme de la semaine à venir : visites des villages alentour, puis du camp de Gitans où se trouvaient les enfants dont elle était la marraine. Mais pour aujourd'hui : balade dans Pushkar, parmi

ses maisons en stuc blanc, bleu ou rose, imbriquées les unes dans les autres en terrasses à flanc de colline, reliées entre elles par de petits escaliers, et d'où provenaient en permanence des voix, des odeurs, des rires, symbole de la vie qui les habitait.

Tandis que nous déambulions dans les ruelles tortueuses et bariolées en direction du lac sacré autour duquel la ville était bâtie, j'étais fascinée par tout ce que je voyais. « Rien n'est droit ici ! », me dis-je à un moment.

Des sons jaillissaient de partout : rumeur des conversations, aboiements, chants, tintements de clochettes, sporadiques roulements de tôle provoqués par les singes courant sur les toits.

Je goûtais pleinement mon bonheur d'être simplement ici. Dans cet endroit, à cet instant. Sentant chaque impact du sol contre mes talons, l'air tiède glissant sur mon visage, emplissant mes yeux des couleurs dansantes comme dans un kaléidoscope en permanence renouvelé.

5

Le lendemain, Fanny nous emmena jusqu'au temple de Shiva situé à une dizaine de kilomètres de Pushkar. Un trajet plutôt chaotique que nous effectuâmes en scooter et mobylette sur une piste sablonneuse qui nous procura quelques frayeurs. Mais la récompense était là.

Le temple abritait un majestueux banian vieux de 5 000 ans, dans les branches duquel, oiseaux multicolores et singes hyperactifs cohabitaient bruyamment. De longues lianes pendaient en touffes de ses branches, certaines jusqu'au sol, comme autant de cheveux d'un vieux sage endormi.

Je fus immédiatement saisie et troublée par l'énergie et la puissance qui se dégageaient de l'arbre plusieurs fois millénaire.

Subjuguée par cet être végétal, je m'assis pour le contempler, m'en imprégner.

Par dessus le tumulte des singes, oiseaux, et des conversations des personnes qui l'entouraient, j'entendis peu à peu la voix de l'arbre s'insinuer dans ma tête. Une voix faite de bruissements de feuilles, de

doux et bas craquements d'écorces, chuintements de racines. Comme s'il voulait me souhaiter la bienvenue dans ce temple de Shiva le Destructeur, comme s'il m'invitait à comprendre sa raison d'être dans ce temple.

La création, inséparable compagne du Destructeur...

Une autre voix vint se superposer à la sienne, me tirant de cet étrange état, de ce moment singulier, celle d'une jeune femme en sari qui me parlait dans un anglais chantant. Elle travaillait juste à côté, à paver la route. Elle avait remarqué mon appareil photo et voulait que je la photographie avec ses amies.

S'en suivit une longue séance de poses, pleine de rires et de complicité, à laquelle je participai finalement, et quand notre séance prit fin, je leur promis de leur envoyer les tirages par la suite.

Un peu plus tard, en quittant le temple, j'eus l'impression que le banyan me disait au revoir dans sa langue végétale et je me sentis comblée par sa sagesse, comme s'il m'avait fait cadeau d'une part de lui-même, emplie d'une joyeuse sérénité que jamais je n'avais connue.

6

Le lendemain matin, je me levai tôt et partis seule dans la ville. Je descendis vers le lac par les ruelles jusqu'à un porche s'ouvrant sur une allée bordée par des façades indigo ponctuées de portes en bois ouvragé, surmontées de balcons vitrés en encorbellement, et menant à l'un des cinquante-deux ghats de la ville.

Un petit écureuil survolté tentait de rejoindre la rue par une branche qui passait sous l'arche conduisant au ghat. Je m'étais sans doute trop approchée, et il sembla tergiverser en poussant un petit cri à mon adresse.

Je m'immobilisai, conquise par ce charmant rongeur, et l'observai en souriant. Après quelques hésitations, il finit par se décider et fila sous l'arche le long de la branche avant de disparaître. Souriante, je repris mon chemin vers le lac.

Un peu plus loin, je découvris un veau roux qui m'observait, impassible, attaché sur les marches à l'entrée d'un bâtiment du même bleu ciel.

Un temple coiffé d'un dôme en pierre s'élevait dans la cour intérieure que j'apercevais de là où j'étais. Des cris d'enfants me parvenaient nombreux depuis l'enceinte. Une jeune femme en sari framboise, portant contre elle un bébé, passa devant l'entrée et m'adressa un sourire bienveillant.

Peu de temps après, un très vieil homme enturbanné, au visage sillonné de rides profondes, vêtu d'un pantalon blanc crème et d'une chemise noire, vint s'asseoir au bord des marches. Il me salua puis se présenta. C'était le grand-père. Il s'appelait Badri-narawn et avait donné son nom au temple. Il m'expliqua que toute sa famille et sa nombreuse descendance y vivait.

Des enfants curieux vinrent me voir, bientôt suivis par des femmes qui finirent par m'inviter à visiter l'intérieur de leur incroyable demeure dans laquelle régnait une grande effervescence malgré l'heure matinale. J'appris qu'une des filles allait se marier dans quelques jours, et les préparatifs allaient bon train.

Après m'avoir emmenée sur la terrasse qui surplombait la ville et offert à déguster quelques sucreries délicieuses, je fus invitée à venir au mariage mais déclinai poliment l'invitation avant de les quitter et reprendre mon chemin vers le lac.

J'avais fini par déboucher en haut d'un ghat qui s'ouvrait sur la rive du lac autour duquel Pushkar était bâtie. Au loin, à l'est, la ville était dominée par la montagne sacrée du levant, au sommet de laquelle était planté un petit temple. Les berges du lac étaient constituées de larges marches en pierre beige où les habitants côtoyaient paisiblement vaches, chiens et chats ainsi que toutes sortes d'oiseaux.

Je fus émerveillée par ce que je découvrais : les oiseaux d'eau partout qui plongeaient leurs longs becs dans l'eau boueuse pour se nourrir de larves de moustiques, une colonie de pigeons occupant à elle seule un ghat tout entier, et l'ambiance cérémonielle qui accompagnait les bains et ablutions des pèlerins et de familles entières dont les saris, séchant à plat sur les marches, semblaient offrir toutes les couleurs possibles à la lumière du matin. Je vis même quelques personnes nager dans l'eau marron et ne pus réprimer le hoquet de dégoût qu'elle m'inspirait.

Je retirai mes chaussures et longuai les marches du ghat en prenant mon temps, observant les vaches, les chiens, les chats, les hommes qui nourrissaient

les pigeons avec des graines achetées pour l'occasion.

Puis, je m'installai prudemment non loin de la colonie des pigeons qui roucoulaient sans cesse dans leur parade amoureuse, en évitant de m'asseoir sur les fientes omniprésentes.

Une fois assise, je me perdis dans la contemplation de ce spectacle, comme si j'avais débarqué sur une autre planète, observatrice invisible d'une vie, d'un moment unique.

De longues minutes s'écoulèrent. Le soleil s'élevait peu à peu dans le ciel.

Ma rêverie fut soudain interrompue par l'envol simultané de centaines d'oiseaux. Je me sentis emportée par leur élan, emportée avec eux, et l'espace d'un moment, je fus dans le ciel, au-dessus du lac. Glissant dans l'air blanc au milieu des battement d'ailes, des cris de mes congénères. Puis cela cessa... et je me retrouvai assise sur les marches du ghat, un peu éblouie, reprenant contact avec la réalité sonore qui m'entourait ; la réalité tout court, du moins le pensai-je.

Il était temps que je rentre.